



Analyse de la nouvelle fantastique *Le veston ensorcelé* de D. Buzzati (1966)

Table des matières

Texte.....	1
Structure du récit.....	9
Situation initiale.....	9
Élément modificateur.....	9
Suite d'actions.....	9
Élément de résolution.....	9
Situation finale.....	9
Un récit fantastique.....	10
Un cadre réaliste.....	10
Certains éléments du récit sont mystérieux.....	10
L'intrusion du surnaturel.....	11
L'objet magique: le veston.....	11
Le fantastique: évolution psychologique du narrateur.....	11
Signification du récit.....	12
Synthèse.....	13
Narration et point de vue.....	13
Signification du récit.....	13
L'étude la nouvelle fantastique.....	14

Texte

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

- De sorte que moi... ?

- Oh ! vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara, au 17.

- Il doit être très cher, j'imagine.

- Je le pense, oui, mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume, il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

- Corticella ? rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

- Exactement », répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

À ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire, il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage, chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrons toujours d'accord. Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant, plus tard, comme je rentrais chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doucereux). En somme, je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelque vingt jours plus tard, il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet, pantalon, gilet et veston, je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche.

Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note du tailleur ?

Non. C'était un billet de dix mille lires.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part, il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte-Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui, c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

« Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? » me demanda la secrétaire qui entra alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.

« Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. »

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

Je travaillai avec une tension spasmodique des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les dissimuler, pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les billets que je comptais au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.

Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.

Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer.

Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points ; je laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherai en lieu sûr.

Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable, je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).

Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois, l'événement me laissa très perplexe.

Plus on possède et plus on désire. J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

Cette nuit-là, je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune? Ou une espèce de remords confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.

Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la mort en combattant le sinistre.

Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes forfaits ? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main (c'était tellement facile) se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

Sans quitter mon ancien appartement (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi « pour raison de santé », je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

Je savais que chaque fois que je soutirais de l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, qui n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ?

Je lui téléphonai pour lui demander sa note mais personne ne répondit. Via Ferrara, on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce qu'elle avait perdu les trente mille lires de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

Assez, assez ! pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'opprobre aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi (à deux ou trois mètres aurait-on dit, une voix humaine retentit : « Trop tard, trop tard ! » Terrorisé, je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour, sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place, un pré inculte avec l'écriteau : « Terrain communal à vendre ». Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne ne semble surpris par ma ruine subite.

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.

Dino Buzzati, Le Veston ensorcelé, Le K. Éditions Robert Laffont.

Structure du récit

Situation initiale

Le narrateur fait la connaissance d'un homme élégant. Il lui demande l'adresse de son tailleur et se rend ainsi dans la boutique d'un certain Corticella. Il commande un complet qui lui est bientôt livré. Il en est très satisfait.

Élément modificateur

Le narrateur découvre un billet de banque dans la poche de son veston. Le veston semble magique: il contient une fortune que le narrateur décide de cacher. Il a désormais l'espoir de devenir riche. En essayant son nouveau costume, le narrateur s'aperçoit que la veste est «ensorcelée» (diabolique), car de la poche droite surgissent continuellement, à la demande, des billets de banque!

Suite d'actions

La somme contenue dans le veston est du même montant que le butin d'un cambriolage qui a fait un mort. Le narrateur s'interroge. Le narrateur renouvelle l'expérience: l'incendie d'une agence immobilière coûte la vie à deux pompiers. Il devient très riche: il sait que sa fortune repose sur des tragédies. À partir de ce moment, des événements tragiques et criminels, de plus en plus graves, se produisent en ville. Des bâtiments brûlent, une vieille femme se suicide après la perte de sa pension...

Élément de résolution

Le narrateur, en proie au remords, décide de détruire le veston. Il brûle le vêtement mais une voix inconnue le condamne. C'est alors que le narrateur fait le lien entre son nouveau costume et les malheurs qui s'abattent sur la ville.

Situation finale

Le narrateur perd toute sa fortune. Il redoute le moment où il devra s'expliquer. Le narrateur revient à sa vie d'avant, modeste, mais honnête et intègre. Il a perdu tous ses biens et redoute cependant l'arrivée du maudit tailleur lui réclamant son dû.

Un récit fantastique

Un cadre réaliste

I. Lieux repérables:

Réception mondaine à Milan. La maison du tailleur est «comme tant d'autres»: «le logis ressemblait à celui des autres tailleurs». Le nom des rues peut être situé sur une carte: «17, rue Ferrara» ; «rue Palmanova» (158-159) ; «rue de San Cloro».

II. Époque contemporaine du moment de l'écriture, avec une chronologie très rigoureuse:

«Un soir », «Vingt jours plus tard», «Des semaines passèrent», «Ce jour-là», «Mardi d'avril», «Le lendemain matin», «Cette nuit-là», «Aux premières lueurs de l'aube», «Cela dure jusqu'au jour où», «Désormais», «Un jour».

III. Personnages ordinaires:

Le narrateur est un homme d'âge mûr, célibataire, bien installé dans la société: il a une femme de ménage et une secrétaire.

Certains éléments du récit sont mystérieux

L'homme élégant que le narrateur rencontre n'est pas identifié. Il reste «inconnu». Le narrateur ne saisit pas son nom. Il semble lire dans les pensées.

Le tailleur a une attitude surprenante. Il se contente de quelques clients qu'il choisit lui-même. Il n'a pas réclamé le paiement de son travail depuis trois ans. Il ne donne pas le prix du complet destiné au narrateur.

Le narrateur est mal à l'aise sans raison apparente. Il a un pressentiment inexplicable: il retarde le moment de porter son costume.

L'intrusion du surnaturel

L'objet magique: le veston

Apparition du premier billet de banque: le narrateur propose deux «explications» rationnelles:

- une plaisanterie de sa femme de ménage qui est la seule à avoir accès au veston, c'est peu probable,
- une étourderie du tailleur qui aurait déposé par erreur le billet d'un client, c'est possible («Ce sont des choses qui peuvent arriver»).

Apparition d'un deuxième billet, d'un troisième, puis d'un véritable trésor.

Le fantastique: évolution psychologique du narrateur

L'enrichissement du narrateur semble reposer sur des tragédies (cambriolage meurtrier, incendie mortel, suicide...). Le narrateur est «perplexe», car il ne peut y avoir de rapport logique (de relation de cause à effet) entre deux événements qui se produisent «presque en même temps» dans des lieux différents. Le narrateur conclut à une «coïncidence» (152).

Le narrateur ressent un malaise. Il a le «pressentiment d'un danger». Il a mauvaise conscience, car il sait bien que de toute façon il ne mérite pas cet argent. Il a des insomnies, provoquées par un «remords confus».

Le narrateur est de mauvaise foi. Il fait semblant de croire que ce qui arrive est le fruit d'une «concordance vague» qui n'est pas «étayée par des preuves logiques».

En réalité, le narrateur se laisse tenter par le désir de devenir riche. Son égoïsme le pousse à dissimuler l'argent. Il fabrique un autre veston et ment à son entourage. Il a des rêves de grandeur: voitures, voyages, conquêtes féminines, tableaux...

Il finit par admettre qu'il est responsable des malheurs qui surviennent. Le suicide de la vieille dame le touche, car il s'agit de quelqu'un qu'il connaissait, morte pour une somme dérisoire.

Le remords lui fait prendre conscience de sa dégradation morale. Il a succombé à la tentation de «l'argent, le divin argent».

Signification du récit

Le narrateur succombe à la tentation. Le narrateur a le sentiment d'avoir fait un «pacte avec le démon». La figure du diable est incarnée par le personnage du tailleur. Le lecteur comprend alors mieux l'attitude de ce personnage au «curieux petit sourire». L'homme élégant est un entremetteur qui guide le narrateur vers le tailleur, «grand maître» dont il est le serviteur. Sa «tristesse» est le signe de sa résignation. Le veston donne à celui qui le possède une «beauté linéaire, pure, absolue». Ce vêtement est comme une deuxième peau dont le narrateur ne peut se séparer.

Le pacte avec le diable est irrévocable. Le tailleur a disparu. La destruction du veston ne peut absoudre le narrateur des fautes qu'il a commises. Une voix mystérieuse le condamne. Il perd toutes les richesses accumulées. Il attend le jugement ultime: il sait qu'au moment de la mort, il sera condamné à la damnation éternelle...

Synthèse

Narration et point de vue

Le point de vue est interne. Le lecteur n'en sait pas plus que le narrateur-personnage. Il se pose les mêmes questions. La chronologie du récit est linéaire, sans retour en arrière. Le narrateur est omniscient, car le récit est fait a posteriori: le narrateur se sait condamné quand il rapporte les événements.

Le narrateur ne délivre au lecteur que des informations parcellaires (portrait du tailleur...). Il fait des commentaires allusifs: «si seulement Dieu m'en avait préservé». Le narrateur utilise les temps qui sont en relation avec le moment de l'écriture: présent d'énonciation («dois-je énumérer... »), futur («ce jour-là, je m'en souviendrai toujours»). La situation finale du récit marque le retour au présent de l'écriture.

Signification du récit

Le récit vise à faire réfléchir le lecteur: le goût de l'argent peut corrompre la conscience morale. L'écrivain, par l'intermédiaire de son narrateur, délivre un message au présent de vérité générale: «plus on possède et plus on désire».

L'étude la nouvelle fantastique

Dans la nouvelle fantastique de Dino Buzzati intitulée *Le Veston ensorcelé*, le personnage principal, qui est aussi le narrateur, est un homme d'environ quarante ans, d'origine italienne et qui vit à Milan. Il se rend un soir à une réception. Il est attiré par l'élégance et la coupe du costume d'un invité, dont il fait connaissance, mais qui lui semble également préoccupé. Ce dernier lui livre l'adresse de son tailleur, un «petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints».

Dès la livraison du costume, les ennuis ne tardent pas pour le narrateur. Certes, il fait rapidement fortune, car à chaque fois qu'il fouille dans ses poches, il en ressort des billets de banque par milliers! Pendant des mois, il vit avec ce secret, son train de vie change considérablement, mais la note du tailleur, elle, n'arrive jamais! Cependant, à mesure qu'il amasse de l'argent, des incidents plus ou moins graves se produisent en ville. Le narrateur fait bientôt le lien entre ces faits inexplicables et la possession de ce «veston ensorcelé». Il décide, après réflexion, de détruire celui-ci en le brûlant.

A la suite de cela, il constate que toutes ses richesses ont disparu, ses comptes sont vides. Sa seule crainte désormais est de voir arriver un jour le petit vieillard lui réclamant le paiement de sa facture.